

CHRISTIAN ESTÈBE

DU MÊME AUTEUR

—

Piano bar

Luneau Ascot éditeurs, 1982

La prière du guetteur

Presses de la Renaissance, 1989

Messe de granit

Le temps qu'il fait, 1995

Les jours de la barque

Le temps qu'il fait, 1997

Petit exercice d'admiration

Finitude, 2007

Le petit livre de septembre

Finitude, 2008

*Des nuits rêvées
pour le train fantôme*

ROMAN

finitude
2010

Pour Tony Cartano,
écrivain de la jungle.

*Un homme pour accéder à lui-même en tant
qu'homme véritable, a besoin de quarante années
de souffrance:*

*Dix pour que ses pieds et ses mains se meuvent
avec justesse.*

Dix pour que sa langue parle avec justesse.

Dix pour que son esprit pense avec justesse.

Dix pour que son cœur s'émeuve avec justesse.

UN MAÎTRE SOUFI

*Cette nuit-là il y eut une fête foraine dans la
banlieue. Je m'y rendis. Pour commencer, je pris
place dans le train fantôme, j'avais envie de rire.*

FRANCIS GIAUQUE,
Terre de dénuement

Christian Estèbe a bénéficié, pour cet ouvrage,
d'un soutien du Centre National du Livre.

I

Un homme n'est rien sans ses rêves. C'est pour aller au bout des miens que j'ai tenté de vivre autre chose que ce qui avait été prévu pour moi, une vie d'épluchure au fond de la poubelle du quotidien.

On y avait pensé, avec les copains de ces temps-là : Benoît, Vivien, Pierre et moi, Chronique — ils m'avaient donné ce surnom qui est devenu mon nom à cause de mon habitude de tout noter dans de gros carnets. On avait voulu changer le monde, cette idée rouge vif d'une belle révolution, d'une belle résolution, celle de ne jamais baisser les bras, courber l'échine...

L'âge venait, et on restait encore plus seul entre deux balancements d'ombres bigarrées.

Alors j'étais revenu dans cette petite maison de montagne, lire Kenneth White, Bashô et les vieux maîtres zen. En principe, je devais la garder, mais c'était elle qui s'était mise à veiller sur moi, à me regarder. Elle ne voulait plus me laisser partir, je vivais de rien, avec personne, un trappeur traqué par ses névroses.

J'étais là pour écrire. Image d'Épinal que j'avais prise pour argent comptant, la monnaie du singe hurleur. J'avais lu tous les livres stockés dans la maison. J'écrivais la nuit ce que je déchirais le matin, et me souvenais d'Antonin Artaud à l'hôpital psychiatrique de Rodez : les infirmiers allumaient chaque matin le poêle de la salle commune avec ses écrits de la nuit.

Les Poètes, combien de divisions ?

Un rude hiver est arrivé, très rude hiver, avec sa haute neige, blanc sur blanc, lumière sur lumière, le silence s'emboîtait dans le silence. Je me suis mis alors à lire la Bible, toute la Bible, de la première à la dernière page. Je n'avais jamais fait ça, cette traversée avec les Patriarches, les Moabites, l'Horeb,

Jacob, les Rois, les Chroniques, je m'enfonçais dans le pays de Canaan, le veau d'or, le pectoral, les sauterelles et laisse partir mon peuple, Pharaon !

Je n'écrivais plus rien, qu'écrire après ça ?

Puis le printemps est revenu, il revient toujours, et j'ai dû prendre sans m'en rendre compte le premier soleil sur la caboche. Mes lectures m'avaient cogné ferme, le syndrome Cervantès, le saint homme, je couvais un Quichotte ! Certains jours je ne reconnaissais plus ma main droite de ma main gauche. J'avais fini par me persuader qu'il y aurait bientôt un nouveau déluge, alors, j'ai voulu me bâtir une arche, comme Noé. J'ai commencé à faire des plans, des calculs, et sans doute aussi, sans m'en rendre compte, une grave dépression nerveuse. Cette dépression qui couvait en moi depuis toujours et qui avait enfin trouvé une issue. J'ai bien pris des vitamines, mais ça n'a pas suffi, je me suis mis à avoir vraiment peur du déluge, de périr noyé comme un rat. Alors j'ai voulu devancer l'appel.

Je venais de comprendre que je ne serais jamais un grand écrivain : Céline, Musil, Frédéric Dard, Miller, Paulhan, c'était râpé pour cette réincarnation, pas question de songer à une expérience abyssale de pure intériorité, je n'étais qu'un singe de plus qui avait perdu à la grande loterie des chromosomes.

J'ai voulu écrire une lettre pour expliquer mon geste, mais je suis resté coi devant la page blanche, le bout du projet mallarméen!

Un oiseau chantait : mon requiem ! J'ai pensé à tout ce que j'avais vécu jusqu'à ce jour, ce ratage intégral qu'avait été ma vie, ces successions de boulots, de chambres d'hôtel, une vie plus que minuscule. Je n'allais pas me comparer à Michon, à Henri Calet. Dire que j'avais noirci des milliers de feuilles, des carnets entiers, j'avais même osé un temps envoyer ça à un éditeur ! Avoir voulu être Lezama-Lima, Echenique, l'illustre écrivain inédit, et devoir jeter l'éponge en plein milieu du ring, comme un Wagner fatigué d'entendre gueuler les Walkyries...

L'image m'est revenue de mon père qui pleurait avant de mourir, non parce qu'il avait peur, mais parce qu'il avait aimé la vie, sa vie, telle qu'elle était, pleine de trous et de bosses, de hauts et de bas, et qu'il savait qu'il allait devoir la quitter pour toujours. Il n'était pas le genre à croire à une possible résurrection, un paradis ou un enfer, un nirvana, un samsara, d'ailleurs il ignorait ces mots-là. Il allait mourir, c'était son tour, il attendait, et moi, je le regardais devenir blanc, puis cireux, raide comme

un manche de pioche qui a trop servi. Je me disais : C'est ça la mort ? C'est ça ?

Mais dans ce matin de cerisiers, je me suis aperçu que je ne savais toujours pas ce qu'était la mort. Des amis étaient partis, mon père aussi et quelque chose en moi venait de disparaître, l'espoir de devenir un écrivain.

J'ai mis une chemise blanche et mon unique cravate, celle que m'a offerte ma sœur Renata, bleue, avec un singe qui s'élance au milieu, le rêve du singe fou, ça m'allait bien... Renata allait avoir du chagrin de me savoir mort. Mais le déluge était pour bientôt, personne n'en réchapperait. J'avais pris ma décision. De toute façon, on ne me retrouverait jamais, elle me croirait enfin parti pour l'île de Pâques ou pour Jérusalem.

Je ne voulais pas me regarder dans la glace, peur de me prendre au sérieux. Je ne veux pas croire que je puisse servir à quelque chose ou à quelqu'un. C'est souvent ça qui retient d'en finir avec ce cirque, croire que les gens vont vous regretter longtemps, qu'ils vont moins vivre après vous. Il s'en fout le monde de votre mort, comme il se foutait déjà de votre vie, il tourne le monde et c'est pas un passager de plus ou de moins qui va l'empêcher de girer.

J'ai enfilé mon pantalon noir, qui a toujours le pli net, qui ne se repasse pas, tergal, celui que je portais lorsque j'étais vendeur à la librairie Lecointre. C'était une vieille petite boutique, genre bois et charbon, tenue à bout de bras par Jean Lecointre, un auvergnat qui vendait des gommes et des crayons, des cahiers et de la littérature, pour lui, tout ça c'était la même chose, du papier!

Il m'avait embauché par hasard, comme commis-coursier-vendeur, pour m'occuper de la papeterie. Je m'en foutais moi des gommes et des plumiers, j'étais enfin avec mes chers livres, la littérature, cet air, cette liberté. Je l'engueulais sans arrêt, Lecointre, je voulais faire de son bouclard une grande taule à auteurs, il haussait les épaules devant mes prétentions :

— Vous n'y connaissez rien, je lui disais, pour vous la littérature, c'est une corvée!

— Ne m'insultez pas, je pourrais être votre père, qu'est-ce que vous croyez, m'apprendre mon métier peut-être!

On s'engueulait et les deux vendeuses se maraient, mais jamais il ne parlait de me mettre à la porte. Il m'aimait bien au fond, je devais lui rappeler son fils, le grand, celui qui traduisait les romanciers anglais, qui s'était tiré une balle dans la bouche :

— Vous verrez lorsque vous aurez mon âge, que vous aurez eu votre dose de malheur, vous me comprendrez aussi bien que vous comprenez votre copain Novalis.

Ses yeux se mouillaient à Lecointre, il grattait machinalement le premier bouton de son vieux veston gris, il regardait vers le fond de la librairie, là où autrefois se trouvait le bureau de son fils.

Parfois, j'aurais voulu le prendre dans mes bras cet homme, pour pleurer avec lui, mais il était décidément trop con, trop loin de mon orgueil plutôt. Je lui foutais la paix pendant trois semaines, puis il disait un truc dans le genre : « Je ne sais pas ce que vous lui trouvez à ce Freud, demandez à Chronique, là, monsieur je sais tout... » C'était reparti, à croire qu'il aimait ça, ça lui faisait de la vie, un surplus, ça l'empêchait de se tirer, lui aussi, une prune dans le caberlot.

Il avait bien raison Lecointre, bois et charbon. Je m'en suis aperçu peu à peu. Mais à cette époque, j'avais du mal à voir les choses en face, je les regardais d'en bas les choses, il me semblait que j'avais le temps de les voir, que je les verrais bien assez tôt, qu'elles ne seraient pas toujours floues, que je prendrais les vérités éternelles assez tôt dans la gueule pour apprendre à distinguer le blanc du noir.

En attendant, ceux qui savaient, ceux qui pouvaient m'apprendre à voir, à regarder, c'étaient pas des Lecointre: c'étaient Dante, les romantiques allemands, Jöe Bousquet et les Surréalistes!

Quand je suis sorti, le ciel était d'un bleu à faire mal aux yeux. Je me suis demandé si vraiment je voulais me rayer de la carte du tendre. Pavese, lui, il n'avait pas hésité longtemps, ou peut-être, il avait longtemps hésité et puis, il l'avait fait, le grand saut, un bel été. Et Crevel, et Giauque, et Guez-Ricord! Mais je n'avais pas le droit de me comparer à eux, qui étaient arrivés à bout de souffrance.

J'ai fermé la porte, et j'ai glissé la clef dans le pot, près de la fenêtre. Depuis le temps que je vivais là, je n'avais encore jamais fermé la porte à clef. Il n'y avait rien à voler: des livres, des allumettes, des bouts de manuscrits, un canif. J'avais vécu comme un rat dans une cage de verre, j'allais casser la cage.

J'ai suivi le chemin creux. J'avais dans l'idée de me jeter du haut du barrage du Chastang, mais il fallait marcher dix bornes, je serais mort de fatigue avant d'y arriver! Je ne voulais pas d'une mise en scène, genre piste aux étoiles, chute du trapèze, sang partout, je voulais une petite mort discrète, sans

bruit, sans souffrance. Je voulais simplement disparaître, qu'on me croie parti ailleurs, à l'île de Pâques ou à Jérusalem.

Je connaissais en amont de la rivière, un trou assez profond. L'eau faisait un virage, puis s'élargissait après un banc de sable. Personne, même l'été, ne se risquait vers ce trou plein d'herbe et de vase. Avec un peu de malchance, je ne remonterais pas, ou alors dans des années, j'aurais bien le temps de ressembler à un goujon, plus personne ne se souviendrait de moi.

Il n'était pas loin ce trou. J'y suis arrivé assez vite.

Tout était affreusement calme. Un bel endroit pour mourir: les grands arbres laissaient filer et tremper leurs feuilles dans le courant, le soleil du matin jonglait entre les branches, les berges étaient propres, d'un beau sable jaune paille, galets ronds, fougères sur les bords, joncs que mon père savait tresser pour faire des paniers. J'ai entendu le bruit d'une grenouille qui se jetait à l'eau. Je me suis demandé si c'était vrai cette histoire: qu'en mettant un bout de tissu rouge sur la berge, on pouvait attirer des grenouilles pour les capturer. Qui m'avait raconté ça? Je n'y croyais pas trop à ce piège. On m'avait fait le coup avec la cape du toréador: le rouge qui soi-disant excite le taureau. J'avais appris

que ce n'était pas vrai, une foutaise de plus, comme le rouge des révolutions.

J'ai pensé à Hemingway, *Mort dans l'après-midi*, c'était ce qui allait m'arriver.

Par contre, je ne savais toujours pas pour les caméléons, je ne savais pas si en les posant sur un tissu écossais, ils devenaient fous, et je me demandais qui m'avait déposé moi, Chronique, sur un tissu écossais.

Voilà tout ce qui me passait par la tête pendant que je regardais, impassible, couler la rivière.

Je me suis demandé s'il fallait que je me déshabille, que je plonge nu, mais j'avais peur d'avoir froid, je voulais mourir, pas attraper une bronchite. De toute façon, mes fringues allaient se remplir d'eau et m'entraîneraient plus vite vers le fond. Juste avant de m'élancer, j'ai fait le signe de la croix, ça faisait longtemps que je ne l'avais pas fait. J'étais décidé, j'allais mourir. Seul Dieu pouvait éviter la casse, c'était le moment de m'envoyer un Ange pour me convaincre de rester dans cette vallée de larmes. Un miracle, quoi, merde, de temps en temps ! Soudain, j'ai entendu un battement d'ailes, mais ce n'était pas ça, juste un ramier qui en avait marre de me voir délirer et qui s'envolait.

J'avais fait le tour de mes possibilités, il était temps que je me mouille. Il restait encore un détail à régler, fallait-il sauter d'un coup, ou entrer lentement dans l'eau, les poches pleines de cailloux, comme Virginia Woolf ? J'ai opté pour la méthode Jack London, dans *Martin Eden* : plonger ! Il devait être un sacré nageur le bougre, il s'était débattu pour rester au fond, ne plus remonter ; avec moi, ce serait plus facile, du moins c'est ce que j'espérais...

J'ai grimpé sur le plus haut rocher et me suis laissé tomber. Tout ensuite est allé très vite, quelques secondes, deux, trois. Il en faut peu pour qu'une vie bascule. Je me souviens qu'en tombant, j'avais peur de me fracasser le crâne et de mourir toute de suite, sans assister à rien.

Choc de mon corps sur l'eau, quelques instants où j'ai cru flotter, la rapidité avec laquelle je suis descendu : comme je l'avais prévu, l'eau alourdissait mes vêtements, mes chaussures, sonné par le froid et le choc, le souffle coupé, tout allait très vite, j'ai regardé au-dessus, combien de mètres ? deux, trois, cinq ? je voyais le jour se refléter là-haut, il faisait de plus en plus sombre, je gardais l'air dans mes poumons, par réflexe, dans un moment, j'allais devoir respirer et le remplacer par l'eau amère. Mes oreilles

se sont mises à bourdonner, ma vue à se troubler. J'avais des picotements dans tout le corps, je pesais une tonne, la mort s'approchait, avec ses yeux verts d'algues. Il fallait que j'ouvre grand ma gueule pour que mes poumons s'emplissent d'eau froide.

C'est là que j'ai commencé à paniquer, on a beau se raconter des conneries du genre « j'ai pas peur de la mort », des trucs qu'on lit dans les livres d'images, c'est pas vrai, quelque chose en nous a terriblement peur ! Lutter pour rester au fond, mais justement, je ne voulais plus lutter, mes poumons étaient en feu, il me semblait que j'allais exploser tellement d'eau entrainait en moi, j'étouffais, une main géante me serrait la gorge, me broyait la poitrine, je n'y voyais plus rien, une mort de brave, mon cul ! Une mort de chien !

Ma vie a commencé à défiler devant moi à toute vitesse, des centaines d'images seconde, vertes, rouges, orangées, cortex cérébral, électrochoc ! Soudain, plus fort que moi, comme si la poigne du grand Dab me tirait hors de la baille, coincé entre panique et pulsions, je me débattais, ne savais plus si c'était pour remonter ou pour rester au fond... Je grimpais comme un rat vers la surface, m'accrochant aux herbes gluantes qui semblaient vouloir

me retenir, elles m'aimaient bien les herbes, déjà ! Elles avaient compris que j'étais un bon engrais, qu'elles auraient de quoi bouffer un bon moment si elles me gardaient au fond du trou...

Lorsque j'ai émergé, je crois que j'ai poussé un grand cri en même temps que j'aspirais l'air du large, puis j'ai replongé. J'ai fait quelques brasses convulsives, m'accrochant aux branches qui dépassaient, j'ai pris appui sur une branche et giclé hors du trou. En faisant ce bond qui m'a paru très haut, ma tête a heurté la roche en surplomb, je me suis mis à vomir, j'ai continué à m'agripper pour ne pas replonger, un liquide chaud me dégoulinait sur le visage, j'ai voulu me mettre debout pour marcher jusqu'à la route, j'avais vraiment peur de mourir là, seul. J'ai fait quelques pas avant de tomber dans les vapes, ça sentait l'agonie mes frères, l'agonie !

II

Ils ont attendu que je me réveille pour me questionner doucement. J'avais laissé mes papiers à la maison, j'avais voulu mourir inconnu, tu parles d'un charlot! L'infirmière avait un grain de beauté sur la lèvre supérieure, à droite, joli: « Je suis tombé, j'ai dit, j'ai glissé et ma tête a cogné, à mon âge, on est robuste. »

J'avais un gros pansement sur la tête, deux points de suture, à trois points, j'aurais eu l'air d'un franc-maçon, vénérable de ma loge, là, j'avais plutôt la tronche d'Apollinaire de retour du front.

J'étais à l'hôpital du Canton. C'était un pêcheur

qui m'avait ramassé. Je ne savais pas que la saison était ouverte, il ne restait plus de poissons dans cette rivière, on n'était pas dans le Montana, il n'y avait déjà plus d'écrevisses depuis des calendes.

Ils ont voulu me garder en observation. Ils m'ont dit qu'un psychiatre allait venir m'examiner, que mon accident, ça ressemblait plutôt à une tentative de suicide. Ils n'aimaient pas ça. Ils allaient peut-être me faire passer le test de Rorschach pour être sûr.

J'avais retrouvé toute ma tête, toute ma raison. J'en avais même un peu plus qu'avant, de raison, je revenais de loin et lorsque je barbotais dans mon trou là-bas, j'avais appris un truc : c'est très difficile de mourir lorsque votre heure n'est pas venue. Il faut s'y préparer longtemps à l'avance. Une vie, c'est comme une épreuve olympique, une œuvre d'art, et mourir, c'est comme aimer, c'est pas une histoire d'amateur, faut laisser ça aux professionnels ! J'avais bien compris, il était temps, j'aurais fini par faire des bêtises.

Ils m'ont filé de la soupe et des vitamines, ils m'ont encore passé une radio du crâne, puis le psychiatre est de nouveau venu me voir, il voulait être certain que je n'avais pas tenté de me suicider. Qu'est-ce qu'il croyait ? Je n'étais pas Mishima !

Lui, il m'aurait bien gardé dans sa clinique un peu plus longtemps, mais on m'a dit que je pouvais partir, qu'ils voulaient me revoir pour m'ôter les points dans trois semaines. J'ai rempli les formulaires pour la sécurité sociale, maintenant, j'étais un suicidé de la société. J'ai demandé à l'infirmière l'adresse de mon sauveur pour le remercier :

Ange Poutre ! c'était bien un nom de sauveur ça !
10 rue Cortot.

Ils m'ont rendu mes vêtements, le petit singe faisait toujours l'acrobate, suspendu à sa branche. J'ai mis ma cravate dans ma poche : quand on a eu peur de se tuer et que l'on a décidé de vivre jusqu'à ce que mort s'ensuive, c'est plus la peine de se déguiser.

J'ai quitté l'hosto, l'air paumé avec mon bandage. Je me suis regardé dans une glace, puis, me suis assis, en face de mon reflet. Je me suis demandé si c'était sérieux toute cette sarabande, si j'allais continuer encore longtemps, dans le n'importe quoi, retourner à la maison et attendre le déluge. Je ferais mieux d'entreprendre dare-dare une psychothérapie. Il avait peut-être eu raison, le psychiatre, de vouloir me garder...

Rue Cortot, j'ai tiré la cloche. Une petite maison verte, avec un jardin et des nains dedans. Il est venu

m'ouvrir, un peu méfiant, je lui ai dit qui j'étais. Il m'a fait entrer dans le salon pour m'offrir le coup. Il ne savait pas si je pouvais prendre de l'alcool, je lui ai dit que si. Il m'a servi un pastis. Il avait des cheveux blancs, de grandes mains, il était voûté. Il m'a expliqué comment il m'avait trouvé sur le chemin, je l'ai remercié. Il a bu son verre en silence, puis m'a regardé, ses yeux étaient très bleus, presque gris :

— Pourquoi vous avez fait ça ?

— Quoi ?

Il a haussé le menton, comme s'il voulait me désigner le trou :

— Vous savez bien.

— À cause du déluge, je voulais savoir.

La cloche a tinté, il s'est levé pour aller ouvrir. C'était sa fille, grande et brune, yeux gris, long nez, chignon. Présentations. Elle ne faisait que passer, c'était une commerciale qui vendait des adoucisseurs d'eau. Le calcaire, c'était sa hantise. Je lui ai demandé si elle pouvait me rapprocher du Causse. Elle m'a regardé, elle avait bien vu que j'étais comme son daron, un tocard qui ne pigeait rien aux adoucisseurs, puis elle a regardé son vieux qui avait le nez dans son pastis :

— D'accord, mais on y va tout de suite.

J'ai serré la main de Poutre, finalement ma prière

avait été entendue, c'était bien un Ange qui m'avait tiré du pétrin. Lui aussi, il attendait le déluge, ça se voyait, il n'en parlait jamais, mais ça se voyait. J'avais encore appris une chose en mourant : si on regarde bien, en silence, ceux qui attendent le déluge, on les voit comme le nez au milieu de la figure.

Hélène, c'était son prénom, avait une petite voiture rouge avec, à l'arrière, toute la documentation pour son boulot. Elle m'a demandé de boucler ma ceinture et de ne pas fumer, j'ai cru qu'on allait décoller. Elle conduisait vite et bien, l'habitude je suppose.

— Alors comme ça mon père vous a presque sauvé la vie ?

— Presque.

— C'est bien la première fois !

— Peut-être que c'était un simple réflexe, qu'il n'avait pas vraiment envie.

Elle a haussé les épaules, au fond, elle s'en foutait :

— D'habitude, quand ça tourne mal, il regarde de l'autre côté, c'est son genre, vous voyez ?

Je voyais, il y avait des choses qu'elle n'avait pas digérées cette femme en plus du calcaire, mais je tenais pas à savoir quoi, j'étais pas le docteur Lacan.

— Et les adoucisseurs d'eau, avec tout ce calcaire, ça se passe comment ?

Je savais qu'elle allait être intarissable sur le sujet, une vraie source.

Elle m'a laissé à un carrefour, j'avais encore à marcher, la tête me faisait mal, l'émotion, probablement. Lorsque je suis arrivé, le soir m'attendait, assis sur le porche. Il faisait très doux, j'ai ouvert la maison, en levant la tête j'ai vu une première étoile qui scintillait. Je me suis fait un bol de lait chaud avec du pain trempé. Ça allait bien, je suis sorti pour regarder la nuit, la sentir : thym, laurier, romarin, et de loin en loin, une folle odeur de mimosa. J'ai touché mon front, l'impression d'avoir rêvé. Dans la cuisine, le carillon a sonné, je me suis souvenu d'une histoire que me racontait Papa :

« C'est Marius qui veut se suicider en prison, alors il fait une corde avec son drap et se l'attache sous les bras. Un gardien qui le voit faire lui demande les raisons de son geste.

— Vous voyez, je me suicide par pendaison !

— Grand fada, c'est autour du cou qu'il faut la mettre la corde !

— Oh putain, j'ai essayé, mais autour du cou ça fait trop mal ! »

Cette histoire me remet en mémoire le souvenir de Papa, son rire frais, ses casquettes, ses larges épaules, et son amour de la vie. Alors, je me mets à rire, à rire et à pleurer, comme si je m'étais fait une bonne farce, comme Marius, avec sa corde sous les bras.

Je reste un long moment comme ça, à rigoler et à essuyer mes larmes. Lorsque je suis calmé, je rentre me coucher, c'est la nuit, il commence à faire frais. J'ouvre ma Bible à Genèse 6, l'annonce du Déluge. Dehors, la vie me fait, avec tous ses bruits, un concert de bienvenue...

« Chercher la beauté, même au sein de la plus âpre douleur, poursuivre jusqu'au bout mon désir de fraternité, épancher cette soif, étancher. »

J'ai noté ça, en me levant. Il faisait beau, je suis sorti dans le jardin pour mettre le feu aux herbes sèches, puis lorsque ça brûlait bien, j'ai balancé les fringues qui m'avaient servi pour me noyer, même la cravate de Renata. Voilà, il ne me restait plus qu'à continuer.

Avant de descendre au village pour refaire des provisions, j'ai ouvert la boîte aux lettres. Il y avait une enveloppe que j'ai tout de suite reconnue : les éditions Balafond. J'ai tourné et retourné le rectangle de papier kraft. C'est vrai que j'avais envoyé

mon manuscrit à Robert Baylen, un directeur de collection, écrivain lui aussi, que j'aimais bien, mais ça faisait des mois. J'ai ouvert l'enveloppe un peu plus fébrilement que je ne l'aurais voulu.

Monsieur,

C'est avec retard, et je m'en excuse, que je vous écris. J'ai lu avec attention votre récit La Montagne inachevée, et j'y ai découvert de réelles qualités d'écriture. Malheureusement, votre texte n'est pas publiable en l'état. Si vous avez l'occasion de passer par nos éditions, venez me voir, nous en discuterons.

Robert Baylen

J'ai lu et relu. Bien sûr, ce n'était pas un « oui », mais tout de même, « venez me voir, nous en discuterons », c'était déjà beaucoup pour un type dans mon genre.

Chez Roger, quelques tables en formica, de la sciure sur le sol, des joueurs de cartes si vieux qu'on les croirait peints sur les murs. On peut y rester des journées sans rien dire, sans rien faire, dans un coin sur les banquettes de moleskine. Roger, on dirait qu'il ne fait qu'un avec le comptoir poisseux, vissé

là, indispensable au décor, vert et marron. Avec ses yeux jaunes qui voient tout, il est comme les trois singes en plâtre sur l'étagère de son rade, à côté du mec Johnny Walker, le type qui marche au whisky avec sa culotte blanche et son habit rouge vif, un type que j'aimais bien le Walker, il m'en avait vu lire des livres, et remplir des cahiers d'écoliers, des dizaines. Certains habitués m'appelaient le poète, ça me faisait sourire.

J'ai relu la courte missive de Baylen. Il avait publié plus de dix romans, écrit des fictions pour le cinéma et la télé, ce n'était pas un grand écrivain, on voyait qu'il le savait, mais, dans chacun de ses romans, il avait tenté d'aller au bout de son écriture, au bout de son sujet, ça se lisait, noir sur blanc. Il avait écrit un essai sur Malcolm Lowry avec ses tripes, puis enchaîné des romans, *Le Singe Parano*, *L'Oiseau-noir*, *Bouche d'ombre*, qui l'avaient consacré comme un écrivain important. J'avais tout lu, je savais qu'il avait un grand texte en préparation, dans l'esprit de Raymond Roussel. Il avait aussi publié des recueils de nouvelles, dont une au moins, *Dora*, était une merveille. Ce n'était déjà pas si mal, dans une vie.

J'ai commandé une autre bière. Roger a regardé mon pansement, sans un mot. L'omerta, c'est lui qui l'avait inventée. Je me suis rappelé le type que

j'étais, avant le trou, une partie de moi était restée, là-bas, sous les algues, elle avait coulé à pic.

Certains poissons bravent les courants pour une ultime ponte, d'autres les descendent pour aller à la mer, d'autres pourrissent entre deux eaux, à quelle race de poissons j'appartenais ?

Je suis remonté dans mon poulailler avec mes provisions. Il ne me restait plus qu'à aller voir Baylen. Mais comment et quand ? Ça restait la question.

Vers les collines, le ciel devenait blanc, bleu et rouge, c'était très simple et très beau. Pourquoi ne pas me contenter de cela ? Pourquoi ne pas trouver une fille gentille et un boulot ? Parce que j'avais déjà connu tout ça, et que je n'arrivais plus à y croire. Je ne voulais plus de cette vie-là, je n'avais rien contre, simplement, ce n'était pas pour moi.

Certains savent construire une vie à leur mesure. Je me suis mis à penser à Simone Weil, l'Ange rouge, morte en 1943, à trente-quatre ans. Georges Bataille la met en scène dans *Le bleu du ciel*. Sur tous les fronts avant tout le monde : guerre d'Espagne, marxisme, luttes ouvrières, mystique. Son maître, le philosophe Alain, lui avait dit que « penser est un état violent ». Une fille pure comme un diamant. Je connais cette photo d'elle où elle est en compagnie

de Lanza del Vasto. Elle écrit à Bernanos. Agrégée de philo en 1931, ce qui ne l'empêche pas de devenir fraiseuse chez Renault. Elle parle d'une Église sans foi et d'une foi sans Église. Weil, la voyante, sera au chevet de Joë Bousquet à Carcassonne et lui fera passer l'opium dont il a besoin. Ils s'écrivent. Elle rencontre René Daumal et se met au sanskrit. Albert Camus ne sera pas insensible à son charme étrange et à la puissance de sa pensée. Étoile filante, encore une, dans mon ciel de traîne.

Je me suis fait du thé, j'ai sorti mon cahier d'écolier, mon stylo. L'artiste ne se décourage jamais, il se remet au travail : c'est le peintre Lorjou qui disait cela, lui qui avait été clochard avant d'être millionnaire. Je pensais à Utrillo, Valadon, Hardellet, mon essuyeur de tempêtes, Gadenne, et ses hauts quartiers, Pierre Luccin, je n'avais pas le droit de m'avouer vaincu, je n'avais pas le droit de reculer, plus maintenant, plus jamais.

J'ai écrit jusqu'à ce que la nuit arrive. J'avais mal aux doigts. Qu'est-ce que j'allais lui raconter à Baylen ? Que j'étais l'homme sans qualités, ou un héros de Kafka ? Nous sommes tous des héros de Kafka, des personnages de Blanchot, de Balzac, fallait que je torde le cou à mes états d'âmes, à ce romantisme en carton-pâte.

Il faisait doux, les bruits du soir commençaient.

«Nuits de Chine, nuits câlines, nuits d'amour, nuits d'ivresse, de tendresse.» Il chantait ça mon père, parfois le soir, ça le prenait, une petite gaîté de prolo. Comment ça fait de s'être éloigné de la mort? Je n'en savais rien. Je ne savais d'ailleurs pas si je m'en étais éloigné ou si je m'en étais rapproché, mais ça n'avait plus aucune importance, j'avais toute ma vie pour savoir, pour comprendre, pour apprendre.

Je suis retourné à l'hôpital, pour qu'ils m'ôtent les points de suture, et je suis repassé devant le psychiatre qui me regardait par en dessous. Je n'avais plus qu'un petit pansement qui tenait avec des bouts de sparadrap. Ça me laisserait tout de même une petite cicatrice au-dessus de l'œil gauche, fallait bien qu'il me reste quelque chose de cette vieille camarade qui m'avait frôlée.

Je n'avais plus vraiment l'habitude de la ville. Mon bus n'était que dans quatre heures, ça me laissait du temps, et dans un vieux ciné ils repassaient *Apocalypse now*. Cher Conrad, toujours au cœur des ténèbres. J'y suis entré, afin de monter une fois encore à bord du patrouilleur Loubard et descendre le Nang, vers le Colonel Kurtz.

Sur la montagne, il faisait encore très clair, bleu et rose comme un de Staël, le monde était beau, j'étais bien con de ne pas savoir en profiter. Alors pourquoi de Staël s'était-il foutu par la fenêtre de sa maison à Antibes? Ça marchait plutôt bien pour lui. C'était trop peut-être cette réussite...

La bicoque m'attendait, sans bouger, un crapaud montait la garde sur le perron, l'araignée du volet comptait les gouttes de rosée sur sa toile, ça sentait l'herbe fraîche, la terre meuble, le silence des oiseaux qui volent dans le ciel brut. J'ai poussé la porte, la poussière n'avait rien changé au décor: la table, les chaises, la cheminée, les aplats d'ombres portées. Comment ai-je pu croire qu'ici, plus qu'ailleurs, je serais écrivain? Je l'étais ou je ne l'étais pas. Baylen, sans doute, me le dirait.

Rêves déchirés d'une gloire absente, désir de pauvre gosse de se faire aimer des autres? Tout cela probablement et bien d'autres choses encore, à moi-même inconnues.

J'ai fumé un petit cigare noir, bu un reste de cognac. J'ai commencé à faire mon sac à dos.